

CHRISTINE CAYOL

Traverser la rivière en tâtant les pierres

DIX PROVERBES
DE LA SAGESSE CHINOISE



Tallandier

Traverser la rivière
en tâtant les pierres

DU MÊME AUTEUR

L'Art en Espagne, 1936-1996, NEF, 1996.

L'Intelligence sensible, Picasso, Shakespeare, Hitchcock au secours de l'économie, Village mondial, 2003.

Voir est un art. Dix tableaux pour s'inspirer et innover, Village mondial, 2004.

Je suis catholique et j'ai mal, Seuil, 2006.

À quoi pensent les Chinois en regardant Mona Lisa ?, Tallandier, 2012.

Pourquoi les Chinois ont-ils le temps ?, Tallandier, 2017.

Christine Cayol

Traverser la rivière en tâtant les pierres

*Dix proverbes
de la sagesse chinoise*

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-3671-0

*À la mémoire de
Caroline Odinet, notre Carolina.*

INTRODUCTION

En Chine, un enfant, dès l'âge de six ans, apprend chaque jour un proverbe composé de quatre caractères. Il s'agit d'un moyen simple pour s'habituer à reconnaître les premiers idéogrammes tout en intégrant certains éléments fondamentaux de la morale. Ces proverbes sont des expressions courantes issues d'histoires anciennes qui se transmettent de génération en génération. Le *cheng yu*, littéralement « phrase toute faite, préfabriquée », ressemble à nos proverbes en ce qu'il conclut souvent une fable qui servira de repère pour apprécier une situation ou développer un comportement. Symboles d'un monde traditionnel, s'ils ne sont plus autant utilisés aujourd'hui, les proverbes chinois continuent d'être appris à l'école et sont unanimement convoqués lors

de réunions publiques ou lorsqu'une situation devient trop délicate pour que l'on en parle directement. Ces phrases, sans *je* ni jugement personnel, possèdent une fonction qui n'est pas rhétorique, mais pragmatique : elles aident à se retrouver malgré les mutations et les accélérations, permettent à l'ensemble de la grande famille chinoise, silencieuse et dispersée, de s'exprimer en partageant des références et des valeurs, un peu comme, à table, on se passe les plats et l'huile de soja. Cela se fait naturellement.

Ayant été éduquée en France, j'ai vite pris l'habitude de commencer mes phrases par « moi, je » et de les finir par : « Je ne suis pas entièrement d'accord. » Il nous apparaît plus courageux d'exprimer une pensée personnelle dans une conversation que de lancer à qui voudrait l'entendre un « pierre qui roule n'amasse pas mousse », que personne ne comprendrait. Je me demande quelle serait notre perception des autres si nous échangeions avec nos collègues, amis et parents les fables de La Fontaine, les dictons régionaux de sagesse populaire, les poèmes médiévaux. Pour ceux qui, comme moi, n'ont pas appris grand-chose à l'école, la façon dont les Chinois utilisent les proverbes pour expri-

mer une intention ou demander des excuses peut souvent paraître agaçante. J’y voyais un moyen rapide et facile de se cacher derrière la tradition, une paresse intellectuelle qui consiste à décongeler des contenus déjà préparés, issus de programmes scolaires qui semblent toujours suspects. J’y percevais la trace d’une discrétion ambiguë. Qui parle à travers ces proverbes ? Il m’aura fallu du temps pour noter à quel point cette culture assimilée depuis le plus jeune âge, intégrée dans la mémoire profonde et partagée par les différentes catégories sociales se révèle d’une étonnante modernité. Les émojis semblent secs à côté de ces proverbes qui, en quatre caractères, permettent de rendre compte d’une émotion, d’une situation délicate, d’un comportement à adopter. Car si s’exprimer dans la culture occidentale revient à conjuguer des verbes à la première personne, la fonction des *cheng yu*, telle celle des nuages, permet de découvrir/recouvrir un paysage affectif ou moral, en évitant de mettre en avant un ego souvent surdimensionné. Les proverbes chinois sont des outils de finesse. La finesse manifeste autre chose que le raffinement, et toute personne qui vit en Chine le sait. Ainsi, lorsque je traverse les ruelles de Pékin (*hutongs*), il m’arrive souvent de dévier

mon pas pour éviter des giboulées de crachats issus d'improbables raclements de gorge de personnes âgées, de jeunes et parfois de jeunes filles sophistiquées. Dès qu'il fait un peu chaud, les vieux Pékinois roulent leur tee-shirt au-dessus de leur ventre afin de l'exposer à l'air libre et de mieux respirer. Oser le naturel sans se préoccuper des conventions ni se méfier du regard des autres, dans une société pourtant si contrainte et ritualisée, révèle un paradoxe à méditer. Cette finesse s'y profile comme une ombre à travers des gestes, des proverbes et des attitudes qui ne peuvent être déchiffrées que si on leur prête une attention soutenue.

Un soir d'octobre à Pékin, j'ai reçu un SMS d'un ami peintre que j'avais aidé à surmonter certains obstacles dans le montage de son exposition. Ce message court composé de quatre caractères m'a déçue au premier abord : il ne disait pas merci et n'utilisait aucune de ces expressions convenues que l'on attend dès que l'on fait preuve d'un peu de générosité. Rien. Pas plus « Merci », que « Vous êtes formidable », rien qui se rattache à lui, à nous, ou même à notre amitié. Sur l'écran de mon téléphone étaient inscrits quatre caractères : 雪中送炭 (« Sous la neige, donner/apporter du

charbon »). Je ne connaissais pas cette expression et me suis précipitée dans le livre des proverbes que les enfants chinois utilisent à l'école... Tout s'est éclairci. Je suis entrée dans une histoire qui n'était pas celle de mon ami mais qui renvoyait à une situation de détresse, un récit qui mettait en scène une personne aidant un malheureux qui mourait de froid dans la neige. L'artiste, par l'utilisation allusive de ce proverbe, exprimait sa gratitude et son affection. Mais il ne le disait pas, il ne manifesterait rien d'autre que ce que lui avait transmis sa culture ancestrale, ce moyen rapide et précis pour s'orienter dans la vie et partager une culture avec ses amis.

Nous touchons là l'un des points forts invisibles de la culture chinoise : ces hommes, ces femmes ont été des enfants qui ont appris *par cœur* à l'école des proverbes, des poèmes, des gestes qui parlent pour eux. Certains les oublient, d'autres les utilisent peu, mais chacun les a intégrés, quels que soient son niveau intellectuel, sa position sociale, son âge, la façon dont il vit. Ces liens invisibles, plus subtils que des liens de sang, permettent des communions de sens qui ne sont pas des raccourcis, mais des condensateurs d'intentions. Le temps, alors, s'abolit, l'ego se met en veille et c'est

la culture ancienne qui offre sa parure lumineuse au présent. En m'écrivant ce court message, mon ami me faisait entrer dans la famille chinoise, dans ces cercles où personne ne dit rien, surtout pas « Je t'aime » ou « Merci » ; mais où des histoires circulent, et où des gestes se posent, en suggérant un sens ouvert à tous et sujet à interprétation. Allégé du poids de l'ego, ce message donnait à notre échange, par la formulation de ce proverbe, une coloration non pas neutre, mais fade, au sens où François Jullien fait l'éloge de la fadeur, cette non-saveur si subtile. Cette gratitude qui venait certes de mon ami, dans la mesure où elle puisait dans une tradition proverbiale millénaire, ne se confinait pas au champ interpersonnel : c'était en quelque sorte la Chine qui disait « Merci », une Chine invisible et silencieuse. Cette Chine disait « Merci », mais à qui ? Précisément à personne, à la vie, à ce que j'avais rendu possible en apportant mon aide à ce projet, relançant une énergie qui avait été bloquée.

Lire les signes

Il m'aura fallu quinze ans pour comprendre que je ne devais pas refuser d'être resservie

de thé juste après avoir vidé ma tasse, alors que je n'avais plus envie de boire. D'un geste de main décidé, j'avais l'habitude de recouvrir le récipient pour signifier clairement mon refus. Quinze ans pour sentir à quel point l'acceptation passive qui consiste à se laisser servir ou resservir dans un dîner alors que l'on se sent repu exprime une gratitude, voire l'amorce d'une intimité. Refuser, c'était donc faire l'imbécile et confondre le doigt qui montre la lune avec la lune elle-même, c'était traiter biologiquement une affaire d'appétit quand il était question de rituels et de signes. Cette grammaire des signes qui s'énonce à travers la teneur implicite de certains repas ou de certaines réunions, il faut commencer par la percevoir. J'ai pris l'habitude, grâce à mes études littéraires et surtout grâce à un professeur de génie, de lire des signes en regardant des œuvres d'art, mais depuis que je vis en Chine, c'est au cœur des relations humaines que j'apprends, souvent à mes dépens, l'importance d'un tel discernement. Les relations se nouent comme des fils de soies plus ou moins fines et sauvages sur un métier à tisser. L'on y observe des milliers de façons de nouer des liens et de traiter la coloration singulière de chaque rencontre. Il ne suffit pas de *connaître* quelques codes ou

comportements ritualisés que l'on trouve dans les manuels d'interculturalité. Il s'agit de ressentir, d'observer, d'écouter et sans doute de commencer par ne rien dire. Telle est la finesse chinoise, fruit de l'hypothétique rencontre entre Confucius et Lao Tseu, elle ne dit rien, pas plus les accords que les désaccords, pas plus les évidences que les remerciements. Inscrite dans des proverbes et dans certains rituels précis, elle les dépasse et parfois même en rit ; invisible, elle s'exprime dans une attitude dont nous sommes particulièrement dépourvus : la réceptivité. Accepter une invitation pour un dîner, comme accepter de l'eau chaude dans sa tasse de thé, exprime une sensibilité à une attention et la capacité d'en apprécier la délicatesse. Pas plus que le geste d'acceptation n'exprime la soif, la réponse à l'invitation ne confirme une présence. Il faut y regarder de près, se montrer attentif aux autres signes qui se donneront à lire par la suite. Ne pas perdre le fil de l'échange.

La Chine cessera-t-elle de parler à travers ses proverbes et ses signes à force d'utiliser le réseau social WeChat et de communiquer par émojis ? Sans doute s'agit-il là d'une question d'Occidentale qui procède par oppositions et exclusions. La facilité avec laquelle les pra-

tiques digitales ont été adoptées en Chine, à tous les niveaux de la population et quels que soient les âges, révèle, au sens photographique du terme, la force des liens qui y lient les êtres humains, non pas tant sur des émotions fugitives que sur des représentations communes. Car si l'émotion passe aussi vite qu'un clic, le socle invisible sur lequel s'appuient les références, les images et les proverbes perdure. C'est en Chine que j'ai compris ce que signifie *s'appuyer sur sa culture*.

Des points d'appui

Jamais à l'école l'on ne m'avait dit à quel point j'aurais besoin des paroles des autres et de leurs écrits pour parler à mon tour. Ce n'est qu'en hypokhâgne que j'ai commencé à ressentir la force et l'utilité de citer des auteurs ou des phrases dont nous ne sommes pas auteurs, et qui nous rendent relais d'un sens qui nous précède. Nul enseignant n'osait parler de modèle, de valeur, de beauté, et il ne semblait pas utile de mémoriser de la poésie. Un regard suspect pesait sur nos manuels de littérature jugés trop moralisateurs (Lagarde et Michard), ils proposaient des textes choisis à connaître

et à *retenir* par cœur. Je rêve aujourd'hui de ne pas penser par moi-même et de pouvoir diriger mes actes grâce à certaines morales de La Fontaine ou sentences de Cicéron, mais je me souviens à peine de la fable du corbeau et du renard. Car si tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, tout proverbe vit grâce à ceux et celles qui sont capables de l'enseigner et de le recevoir, autrement dit d'en saisir la justesse et l'utilité sociale.

Les dix proverbes proposés dans ce livre sont puisés dans la vie quotidienne de la Chine actuelle, je les ai choisis simplement parce que je les entends, parce qu'ils sont des compagnons de route et que toute oreille attentive peut y avoir accès. Ils orientent le cœur vers des questions essentielles, celles de la mort et de la relation aux ancêtres. Ils incitent à aimer son pays, apprennent à ne pas séparer la joie de la tristesse, à ne pas s'impatienter, à comprendre à qui l'on a affaire. Ils rappellent les bienfaits de la justesse et alertent sur les dangers d'en faire toujours plus. Ils invitent à avancer dans la vie comme on le fait dans la rivière, sans cesser d'apprécier la solidité des points d'appui. Ils concilient la vitesse et la patience, l'élan et l'arrêt. Ce sont des proverbes précieux pour aujourd'hui.

1

Entendre ce qui n'est pas dit,
observer le teint du visage

察言观色

À la suite d'une réunion houleuse entre Français et Chinois, je me suis retirée dans une salle pour écouter les commentaires de mes collègues chinois. Après un résumé des points d'achoppement qui ne semblaient pas vraiment contrarier mes interlocuteurs (contrairement aux Français qui se montraient pressés de conclure...), l'on a vite quitté le vase clos de l'analyse théorique pour échanger des perceptions, sans hésiter à faire des remarques étonnantes sur le physique de nos partenaires. « Avez-vous remarqué son teint terne et son acné ? Elle doit se sentir mal pour avoir si

mauvaise mine, pas étonnant que la réunion s'avère aussi tendue. » Ou encore, sur un mode positif : « Le directeur adjoint écoute, cela se perçoit dans son regard, vif et clair, il n'a pas parlé et il a souri. C'est peut-être avec lui que nous devrions échanger demain matin ? »

Au lieu de nous méfier de la formidable capacité d'observation du regard chinois, nous aurions intérêt à cultiver cette faculté pour nous-mêmes. Car si voir est un art, percevoir est sans aucun doute l'arme suprême. Nous ne soupçonnons pas à quel point nous, Occidentaux, nous nous soumettons à l'acuité chinoise lorsque nous montons sur la scène des échanges et des affaires. Nous ressemblons à des acteurs maladroits concentrés sur leur texte, espérant au plus vite la fin de la représentation, oubliant que tout théâtre est d'abord affaire de qualité de présence, de transferts d'énergie et de silences.

Chaque rencontre devient alors l'occasion de convoquer le proverbe « Entendre ce qui n'est pas dit – observer le teint du visage », autrement dit, de mieux connaître quelqu'un en observant son allure, son teint, et en saisissant ses intentions à travers ses non-dits.